DE LA




Fonction Menstruelle

ET

DES SOINS HYGIÉNIQUES

QUI S'Y RATTACHENT.

THÈSE

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE A LA FACULTÉ
DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE JUILLET 1837,

PAR

Louis-Bruno MOURRET,
d'Eygalières (*Bouches-du-Rhône*);

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Sans cet écoulement, la beauté ne naît point ou s'efface, l'âme tombe dans la langueur et le corps dans le dépérissement.

ROUSSEL; *Syst. phys. et mor. de la femme.*

Montpellier.
Imprimerie de BOEHM et Ce, et Lithographie, boulevard Jeu-de-Paume.
1837.

AU MEILLEUR DES PÈRES.

Recevez ce premier fruit de mes études, comme l'expression de ma vive reconnaissance pour les nombreux sacrifices que vous a coûtés mon éducation, et couronnez votre œuvre en guidant mes pas, encore mal assurés, dans la route difficile de l'art de guérir.

A MA MÈRE CHÉRIE.

Amour et reconnaissance.

A MON FRÈRE ET A MES SOEURS.

Témoignage d'attachement.

A mon Cousin DESMAZES et à ma Cousine FANNY.

Affection et reconnaissance en retour de leurs bontés.

MOURRET.

DE LA

FONCTION MENSTRUELLE

ET

DES SOINS HYGIÉNIQUES

QUI S'Y RATTACHENT.

La vie de l'homme est partagée en diverses époques appelées périodes ou phases ; chacune d'elles caractérisée par des phénomènes divers et particuliers. Les auteurs ont établi d'abord deux grandes divisions : la première, ou vie intra-utérine, s'étend de la conception à la naissance, et nous présente l'homme dans le sein de sa mère, successivement ovule, embryon et fœtus ; la seconde, ou vie extra-utérine, s'écoule de la naissance à la mort, et comprend l'enfance, l'adolescence, la virilité, la vieillesse et la décrépitude.

La plus intéressante de ces époques est, sans contredit, celle qui termine la période de l'enfance et ouvre celle de l'âge adulte ; celle qui a excité l'admiration des philosophes de tous les temps, mérité l'attention des observateurs de tous les siècles ; celle, enfin, si féconde en phénomènes admirables, qu'elle a fait dire à Daignan dans son enthousiasme : *La puberté est l'opération la plus merveilleuse de la nature.*

L'enfance, en effet, est un état d'impuissance, de misère et de faiblesse ; la vieillesse, une vie de concentration et d'égoïsme, dans laquelle nous traînons avec chagrin les débris et les ruines de notre existence. Mais la puberté, c'est l'aurore de nos premiers beaux jours, c'est une période de bonheur et d'illusions. A cette époque l'enfant se dépouille de sa faiblesse

originelle, il s'affranchit de sa tutèle; pour lui commence une nouvelle vie, une vie d'expansion et d'amour, un temps d'indépendance et de liberté. C'est pour l'âge de la reproduction, a dit un auteur moderne, que sont créés la force, la santé, le plaisir, la beauté et l'amour; c'est à cette unique époque qu'éclatent la vigueur du corps, l'intelligence et l'énergie de l'âme.

PUBERTÉ.

On donne le nom de puberté, à cette époque de la vie où l'homme et la femme deviennent aptes à reproduire leur semblable.

Jusqu'à cette époque, les différences caractéristiques de l'un et de l'autre sexe sont peu marquées: même organisation, même taille, même visage, même voix ; ils ne diffèrent l'un de l'autre que par les organes générateurs encore profondément endormis.

Mais, la crise se prépare, et des différences indélébiles vont désormais caractériser l'un et l'autre sexe, et apprendre à chacun la part qu'il doit prendre dans l'acte reproducteur.

Laissons de côté la puberté considérée chez l'homme, elle n'a point de rapport avec notre sujet, et bornons-nous à décrire les phénomènes qui la caractérisent chez la femme. Jetons d'abord un coup-d'œil sur les circonstances qui en accélèrent ou retardent le développement. Le climat, la position sociale, le mode d'éducation, la nature du tempérament, etc., sont autant de circonstances qui influent sur son apparition : c'est ainsi que, sous le ciel brûlant du Midi, l'âge pubère arrive vers 9 ou 10 ans et avant même. La Turquie, l'Asie, la Perse et l'Inde nous en offrent des exemples. Cadhisja, nous rapporte Prideaux, fut menstruée à 5 ans, devint à cet âge l'épouse de Mahomet, et fut admise à 8 ans à la couche du Prophète ; tandis que, sous les régions glacées de la Russie et de la Laponie, les femmes, ayant l'imagination froide comme leur climat, ne sont nubiles qu'à l'âge de 18 ou 20 ans ; que, si l'histoire des Samoïèdes, dont les femmes sont pubères ordinairement dès l'âge de 11 ou 12 ans, paraît, au premier abord, donner un démenti à cette règle générale, les habitudes et les mœurs de ces peuples nous rendent facilement raison de cette précocité. L'usage de poissons fermentés pour nourriture, l'habitation sous des huttes souter-

raines où règne une chaleur étouffante, l'habitude de se couvrir de peaux et celle de prendre leur sommeil sur des lits où sont entassés pêle-mêle les individus de sexe différent, etc., sont autant de circonstances qui ne contribuent pas peu à accélérer le développement de l'âge pubère. « La manière » dont vivent les Samoïèdes dans leurs chaumières, est bien propre, dit » l'abbé Chappe (*Voyage en Sibérie*, tom. Ier), à accélérer le dépéris- » sement de l'espèce humaine, à cause de l'excès de libertinage qu'elle y » occasionne.... Ils ne connaissent point l'usage des lits ; ils couchent pêle- » mêle, presque nus, sur des bancs ou sur des poêles ; les pères et mères » ne sauraient jouir des droits du mariage, que leurs enfans n'en soient té- » moins ; la jeunesse, plus tôt instruite qu'ailleurs, a trop de facilité pour ne » pas se livrer à la dissolution ; aussi est-on obligé de les marier de bonne » heure pour prévenir les désordres. »

En France, l'époque de la puberté arrive entre la douzième et la quatorzième année ; toutefois, cette règle générale offre de nombreuses exceptions. Nous croyons pourtant que les exemples de menstruations très-précoces, trois ans, neuf mois, suivant Clarke, trois mois même suivant Senac, ont été excessivement rares, lorsqu'on n'a pas pris un cas morbide pour une véritable hémorrhagie naturelle. Il est pourtant quelques-uns de ces faits que l'on ne peut révoquer en doute : le suivant, par exemple, me paraît authentique, car ici la menstruation coïncide avec tous les autres signes de la puberté. M. Comarmond, de Lyon, rapporte qu'un enfant du sexe féminin présenta, à l'âge de trois mois, un développement du sein dont la mère conçut de l'inquiétude. Cette inquiétude devint plus grande, lorsqu'on vit les parties génitales se couvrir de poils noirs, crépus, épais, et les aisselles offrir la même disposition. Bientôt les règles coulèrent comme chez une femme bien formée, et reparurent régulièrement par la suite. Cette enfant était remarquable par l'expression du visage dont les traits étaient prononcés, par la vivacité de ses yeux qui semblaient exprimer des désirs.

Le tempérament n'a pas une influence moins marquée que le climat sur le développement de l'époque pubère. La femme d'une constitution sanguine, d'une complexion forte et robuste, à taille petite, à cheveux noirs, aux yeux de même couleur ou gris, d'une peau fine et blanche, etc., arrivera certainement plus tôt à cet âge qu'une femme d'un tempérament lym-

phatique, d'une constitution débile et délicate. Dans les vacances dernières (1836), il fut présenté à mon père une jeune fille atteinte d'ophthalmie scrofuleuse; elle était chétive, pâle; ses membres étaient grêles et alongés, ses chairs molles et blafardes. Cette jeune enfant, car elle méritait encore ce nom, quoique entrée dans sa dix-huitième année, n'avait encore, nous dit sa mère, donné aucun signe périodique de son sexe.

Les femmes qui habitent les villes, ont aussi, sans contredit, une puberté plus hâtive que celles qui habitent les campagnes, et l'influence qu'exercent les villes est relative à leur population : ainsi, toutes choses égales d'ailleurs, la puberté sera plus précoce à Paris qu'à Marseille, à Londres qu'à Paris. Le genre de vie contribue aussi puissamment à hâtiver l'âge pubère : ainsi, les femmes qui mènent une vie tumultueuse et dissipée, qui fréquentent les sociétés, les spectacles, les bals, adonnées aux lectures lascives, aux conversations libres, se livrant de bonne heure aux plaisirs de l'amour, faisant usage d'une nourriture trop succulente, de liqueurs alcooliques, du café, etc., auront sans doute une puberté très-précoce.

J'arrive maintenant aux phénomènes qui caractérisent le début de la puberté. Les organes sexuels se réveillent de leur profond engourdissement, augmentent de volume et subissent des modifications sensibles ; les ovaires surtout, auxquels sans contredit, comme le démontrent plusieurs expériences, il faut rapporter tous les autres signes de la puberté, grossissent considérablement; il paraît pourtant que leur accroissement est graduel, et que, si au moment de la puberté ils acquièrent un volume exagéré, cela tient peut-être à leur organisation glanduleuse; car, à cette époque, toutes les glandes entrent en turgescence. Des vésicules se montrent dans leur intérieur; leur forme change; d'alongés qu'ils étaient, ils deviennent renflés; les trompes aussi augmentent de volume, mais l'utérus double ou triple même brusquement le sien; la vascularité de cet organe devient plus évidente, ses nerfs plus apparens, sa membrane muqueuse plus rouge, plus humide. Les parties génitales externes subissent à leur tour des modifications notables. Le mont de Vénus se prononce, s'arrondit, et le rare duvet qui l'ombrageait, est remplacé par des poils nombreux, plus forts, plus foncés en couleur. Les grandes lèvres brunissent et se recouvrent aussi de poils; elles deviennent fermes, lisses et vermeilles; elles se gonflent

ainsi que les petites lèvres, et rendent plus étroite l'entrée du vagin; les mamelles commencent à faire saillie; elles sont fermes, écartées l'une de l'autre; leur auréole se prononce, s'élargit; sa couleur devient rosée ou d'un rouge vif, semblable à celle du mamelon qui grossit, s'érige, devient même douloureux, et laisse suinter un liquide plus ou moins séreux. Le larynx s'agrandit notablement, et partant la voix subit des modifications sensibles; son timbre devient plus grave, plus plein; on dit alors que la voix *mue*. L'intelligence de la femme acquiert un grand développement; ses habitudes, ses inclinations changent; sa constitution se modifie; le système lymphatique perd de son influence; les systèmes vasculaire et nerveux deviennent prédominans: de là, divers états morbides, rebelles jusques alors aux moyens thérapeutiques les mieux combinés, cédant comme par enchantement à la seule influence de la puberté; dans ce cas se trouvent les scrofules, le rachitis, la teigne, l'hydrocéphale, l'incontinence d'urine, etc.; tandis que d'autres affections, jusqu'ici peu communes ou inconnues, se développent, telles que la chlorose, l'hystérie et les maladies nerveuses sous toutes les formes. Les phlegmasies, les hémorrhagies deviennent plus fréquentes. La colonne vertébrale se dessine mieux dans ses courbures, le bassin s'élargit, les crêtes iliaques se déjettent en dehors, les hanches deviennent saillantes. Les traits de la jeune fille se développent; sa taille se forme, acquiert de la souplesse, sa marche de la précision et de la grâce. La chevelure, ce bel ornement du sexe, acquiert aussi un accroissement remarquable. Un tissu cellulaire abondant vient effacer toutes les saillies du tronc et des membres, et leur imprime des contours arrondis et gracieux, des formes séduisantes.

Mais, les réactions sympathiques des organes sexuels ne se bornent point là. Leur influence n'est pas moins marquée sur le moral que sur le physique. Le caractère perd de sa hardiesse et de sa vivacité; de gaie et folâtre qu'elle était, la jeune fille devient timide et rêveuse; elle recherche la solitude, et parfois y soulage son cœur par des pleurs abondans.

. . . . *Est quædam flere voluptas.*

Ovide.

Elle abandonne les jeux de son enfance, et les goûts de la parure commencent à exercer leur empire.

La douceur, la tendresse, la compassion et la générosité sont les sentimens qui dominent à cet âge.

Terminons là l'énumération des divers phénomènes qui signalent le début de la vie sexuelle de la femme, et abordons celui qui en constitue le principal caractère, je veux parler de la menstruation.

MENSTRUATION.

Cette fonction, propre à la femme et à quelques femelles d'animaux avoisinant son espèce, par laquelle une quantité plus ou moins abondante de sang est périodiquement exhalée par la surface interne de l'utérus, est connue sous les diverses dénominations de *menstrues, règles, mois, ordinaires, affaires, maladies*, etc.

On voit, par notre définition, que nous ne sommes pas de l'opinion d'un grand nombre d'auteurs, qui considèrent cette fonction comme particulière à l'espèce humaine; et Pinel avait tort, selon nous, de définir la femme un *animal menstruel*. Il est aujourd'hui bien constaté, et Buffon l'avait déjà observé, que des femelles de certaines espèces de singes (des jockos et des gibbons surtout) sont périodiquement menstruées. Des observateurs dignes de foi assurent aussi avoir constaté une évacuation sanguine périodique chez des animaux en apparence beaucoup plus éloignés de l'espèce humaine: chez les chauve-souris, par exemple, non pas chez celles qui habitent nos pays, mais chez une espèce beaucoup plus grande, frugivore et habitant des pays plus chauds que les nôtres. A part ces diverses espèces, une menstruation périodique n'a point été observée chez les animaux. Mais, la sérosité plus ou moins sanguinolente que laissent échapper, à l'époque du rut, certaines femelles d'animaux mammifères (chienne, chatte, etc.), n'offre-t-elle pas quelque analogie avec cette fonction chez la femme?

Les symptômes qui précèdent l'écoulement menstruel, sont tous ceux qui annoncent le trop plein du système vasculaire : lassitudes spontanées; étouffemens; bouffées de chaleur au visage; anxiété; palpitations de cœur; vertiges; pesanteur de tête, et parfois céphalalgie assez intense; et d'autres phénomènes locaux, qui indiquent que l'utérus va devenir le siége d'une congestion énergique : comme la turgescence de cet organe; la chaleur, le

prurit, dont les parties génitales sont le siége ; des tranchées utérines ; des pesanteurs dans les flancs, appelées *douleurs de rein* par les femmes ; des tiraillemens dans les lombes, les aines et les cuisses, etc. Les seins se gonflent, deviennent durs, sensibles, douloureux à la pression ; le mamelon s'érige ; l'auréole devient plus foncée chez quelques femmes ; en un mot, tout annonce qu'un *molimen* général a lieu vers l'utérus, qui enfin laisse échapper un sang plus ou moins pur, dont la sortie est souvent précédée et suivie d'un flux séroso-muqueux.

Pendant toute la durée de cet écoulement, des changemens remarquables s'opèrent, tant au physique qu'au moral de la femme : le pouls faiblit ; la rougeur de la face diminue ; un cercle livide entoure les yeux, qui sont tristes, mornes et abattus ; son haleine est forte, parfois fétide ; son *facies* s'altère ; ses traits sont affaissés ; ils expriment la souffrance et la douleur. « C'est cet écoulement, dit Dumas, qui, par les douleurs sourdes dont il » s'accompagne, imprime sur leur figure cet air de langueur, cette physio- » nomie touchante qui nous domine si impérieusement. » Elle est plus impressionnable, plus faible, plus délicate ; elle est plus facilement affectée par le froid ; elle se laisse aller à la mélancolie, au découragement ; elle s'abandonne sans cause au chagrin, à l'inquiétude, à la frayeur, à la jalousie ; ses yeux à la moindre contrariété se mouillent de larmes ; ses passions deviennent plus exaltées, ses désirs plus vifs ; elle est quelquefois sujette à des caprices singuliers, à des goûts bizarres et dépravés ; et telle femme, qui se faisait remarquer par la douceur et l'uniformité de son caractère, devient de mauvaise humeur, chagrine et difficile à vivre. Des changemens nombreux se passent aussi du côté des parties génitales : l'utérus est gonflé ; ses vaisseaux sont rouges et remplis de sang ; son col est plus mou, plus souple, plus dilaté ; la conception, à cette époque ou un peu après, est-elle aussi beaucoup plus facile, comme le prouvent plusieurs exemples. On rapporte que Fernel, consulté par Henri II, sur les moyens de faire cesser la stérilité de la reine, lui conseilla de ne *s'approcher* d'elle qu'immédiatement après ses règles, ce qui eut un succès complet : la reine mit au monde un enfant, après onze ans d'une attente prolongée. Les parties externes sont aussi notablement modifiées ; elles sont humides, lâches et flasques ; la membrane de l'hymen, chez les femmes vierges, est d'une extensibilité remarquable ;

les grandes lèvres ont perdu de leur fermeté et de leur résistance. Ces parties sont, en un mot, dans un état capable de faire soupçonner la défloration. On lit, dans Chambon, le fait suivant. Un homme, d'un caractère inquiet, s'était marié à une jeune femme. Le temps fixé pour leur union avait été marqué par une époque qu'on ne fait point rencontrer avec celle d'une pareille cérémonie. Il était impatient de donner des témoignages d'amour à son épouse, qui se refusait à ses empressemens sans lui en laisser connaître les motifs. Vaincue par son importunité, elle céda à ses transports. La facilité qu'il trouvait dans ses plaisirs et le souvenir de la résistance qu'on lui avait opposée, vinrent troubler ses jouissances. Il dissimula ses inquiétudes ; forcé, par des raisons d'intérêt, de s'absenter après son mariage, il revint bientôt avec le désir de veiller sur la conduite de sa femme.

Elle le reçut avec bonté ; mais il fut bien surpris de trouver des obstacles à ses désirs. Ce ne fut qu'après des efforts pénibles et douloureux, qu'il rentra dans ses premiers droits. Il consulta un médecin sur la différence de cet état : ce dernier lui en fit concevoir la cause, et comme l'époque qui correspondait à celle de son mariage était prête à reparaître, il fut convaincu de l'influence qu'elle avait eue sur les facilités de ses premières caresses. (Chambon ; *Mal. des femmes.*)

La quantité de sang que perdent les femmes à chaque époque menstruelle, varie suivant une foule de circonstances, et les causes que nous avons vu accélérer ou retarder l'époque de la première apparition de l'écoulement, sont à peu près les mêmes qui en augmentent ou diminuent la quantité, en prolongent ou en abrégent la durée. Dans les pays méridionaux, en Afrique, par exemple, l'écoulement est presque continuel; tandis qu'en Laponie, les femmes n'ont leurs règles que deux ou trois fois par an et en été seulement, suivant Linnée. Dans les parties septentrionales de l'Angleterre et de l'Allemagne, la quantité de sang que perdent les femmes n'est que de trois onces, suivant De Haën. Les femmes d'un tempérament sanguin ou nerveux sont généralement plus abondamment menstruées que les femmes d'un tempérament lymphatique ; chez ces dernières, l'écoulement peut bien être abondant, mais ce sera plutôt en sérosité qu'en véritable sang.

Il est un tempérament particulier à la femme, pouvant coïncider avec tous les autres, s'annonçant par la prédominance de l'utérus sur tous les autres systêmes, qui semble la prédisposer à des évacuations menstruelles abondantes, je veux parler du tempérament utérin, ainsi désigné par quelques auteurs. La femme qui le présente, se fait remarquer par la largeur de son bassin, ce qui annonce un grand développement des organes sexuels. Chez ces femmes, les hanches sont larges et arrondies; leur gorge est développée; leur figure est colorée; leur teint est brun; leurs cheveux noirs; leurs yeux expressifs, pleins de feu et de vivacité; elles sont en général lascives, portées au plaisir de l'amour. Ces femmes se rencontrent fréquemment dans l'Espagne, l'Italie, le midi de la France. Pour se bien porter elles ont besoin de perdre beaucoup de sang. La diminution naturelle ou provoquée de l'écoulement, chez ces femmes, pourrait être suivie d'accidens fâcheux, comme le prouve l'observation suivante:

Une jeune Andalouse, cantatrice au théâtre de Madrid, fatiguée de se voir, pendant dix jours consécutifs, baignée dans son sang, s'imagina, pour modérer l'abondance du flux, de se plonger dans un bain froid, ce qui eut un succès complet; mais elle paya sa funeste imprudence par une aphonie complète. (Lallemand; *Leçons orales.*)

Les passions vives, les plaisirs de l'amour, les ris immodérés, l'équitation, la danse, la musique, l'abus des liqueurs fortes, du café, etc., sont autant de causes qui augmentent la quantité du flux cataménial. Les femmes qui réveillent leur imagination par la lecture des romans, par des images obscènes, des chansons passionnées, etc., adonnées à l'oisiveté, à la bonne chère, sont aussi plus abondamment menstruées. Chez les femmes des villes placées au milieu des circonstances qui favorisent la prédominance vasculaire et nerveuse, l'écoulement menstruel est plus abondant et plus prolongé que chez les femmes de la campagne, passant leur vie dans le calme de l'âme, la paix du cœur et les privations de toute espèce.

D'après tout ce que nous venons d'exposer, il est facile de comprendre qu'on ne peut rigoureusement déterminer la quantité de sang que perdent les femmes à chaque époque menstruelle. Hippocrate l'avait portée à deux hémines attiques, qui, selon Buffon, équivalent à 15 onces. Dans nos climats la perte menstruelle peut être portée de 4 à 6 onces, et sa durée

de 3 à 8 jours. Toutefois, il est bon d'observer qu'on ne doit pas juger de la quantité de sang perdu par la durée de l'écoulement; car il est des femmes qui, dans un seul jour, perdent plus que d'autres dans six.

Les premières apparitions du flux menstruel, d'abord irrégulières, se régularisent par la suite, et se répètent, chez la plupart des femmes, tous les mois; chez un grand nombre pourtant les règles reparaissent tous les 25 ou 26 jours. Dans la plupart des cas, chaque écoulement anticipe sur le précédent de 2 à 3 jours.

Quelle est la nature du sang menstruel? Lui reconnaîtrons-nous avec Aristote, Pline, Paracelse et tant d'autres, les qualités vénéneuses qu'on s'est plu à lui attribuer? Dirons-nous avec eux qu'il infecte l'air, flétrit les plantes, fane les fleurs, enrage les chiens, etc., toutes opinions erronées, préjugés absurdes, dont nous ne devons tenir aucun compte? Combien mieux Hippocrate nous en fait connaître les principaux caractères, lorsqu'il dit : *Procedit autem sanguis, velut à victimà; citò congelatur, si sana fuerit mulier!* Nous ne croyons pas pourtant que, dans les cas ordinaires, le sang menstruel soit susceptible de coagulabilité, soit qu'on rapporte cette propriété au défaut de fibrine, soit à la présence des acides phosphorique et lactique à l'état libre, comme le veut le docteur Retzius, de Stockholm.

Quelle est la cause de la menstruation? On peut réduire à trois principales les opinions hypothétiques émises à ce sujet. Les uns l'attribuaient à l'influence de la lune, sans songer qu'à ce compte toutes les femmes devraient être réglées en même temps, et rien n'est moins vrai que cet adage: *Luna vetus vetulas, juvenes nova luna repurgat.*

Les autres, grands partisans de la chimie, voulant tout expliquer par cette science, admirent un ferment qui tendait à dépurer la masse du sang d'une surperfluité dangereuse. La théorie des fermens est aujourd'hui complétement abandonnée.

D'autres, enfin, ont invoqué la pléthore; mais, pas plus heureux que les premiers, ceux-ci n'ont fait que reculer la difficulté.

Comme la cause première de tant d'autres phénomènes de la nature vivante, la cause de la menstruation restera probablement encore long-temps inconnue; et disons avec Maygrier: « Ne cherchons point dans de vaines

»hypothèses à nous rendre compte de phénomènes, dont il est bien plus sim-
»ple de rapporter l'explication aux lois générales de la vie; bornons notre
»ambition à l'étude des merveilles opérées par les fonctions génératrices;
»que la génération, que la conception et la menstruation qui les précède,
»soient des phénomènes étonnans, admirables, mais laissons à des esprits
»vulgaires, enthousiastes ou prévenus, à vouloir expliquer des opérations
»que la nature prépare dans le silence, et sur lesquelles elle a jeté un voile
»impénétrable.»

Que si maintenant on nous demandait encore quelle est la cause de la périodicité menstruelle, nous répondrions avec MM. Brachet et Fouilhoux : *Sic voluère fata.*

Quel est le siége de l'écoulement menstruel? Cette question qui n'a pas laissé que d'être à son tour le sujet de diverses opinions, me paraît être aujourd'hui complètement résolue. Les uns prétendaient qu'il provenait des vaisseaux qui se terminent au col de la matrice (Columbus, Primerose); d'autres assuraient qu'il s'échappait des parois du vagin (Sev. Pineau, Bohn et autres). Mauriceau nous en a fait connaître la véritable source, lorsqu'il a dit qu'il suintait du corps et surtout du fond de l'utérus, comme il s'en est assuré sur le cadavre d'une femme pendue au moment où ses règles cessaient de couler. Il est aujourd'hui bien démontré que le siége de l'écoulement menstruel est le corps de l'utérus : le prolapsus de cet organe, les ouvertures de cadavres de femmes mortes pendant leur époque, l'accumulation du liquide menstruel dans la matrice lorsque le col est oblitéré, etc., etc., en fournissent la preuve incontestable. Si quelquefois on a vu sourdre le sang des parois vaginales et des alentours de la vulve, on doit considérer ces hémorrhagies comme supplémentaires, qu'il est bien plus facile d'admettre à cause du voisinage de l'organe utérin, que celles qui ont leur siége dans des parties beaucoup plus éloignées, par les seins, le nez, les poumons, l'estomac, etc. Les ouvrages abondent en faits de cette nature.

Quels sont les usages de la menstruation? Les uns, d'après l'idée qu'ils avaient du sang menstruel, ont considéré cette fonction comme tendant à dépurer la masse des humeurs; les autres ont dit qu'ils étaient inconnus.

Si pourtant on fait attention que les règles sont les compagnes inséparables de la fécondité, que les exemples de femmes devenues grosses sans

être réglées sont excessivement rares, que ceux des femmes réglées seulement pendant la grossesse, comme Bierling, Deventer en citent des exemples, sont plus rares encore, et qu'une femme devient rarement enceinte pendant l'allaitement; si nous remarquons encore que la conception est beaucoup plus facile pendant l'écoulement des règles, que celles-ci se suppriment pendant la grossesse et pendant l'allaitement, et que, si quelquefois elles se continuent pendant la grossesse, le produit de la conception est, suivant l'observation de Baudelocque, faible et valétudinaire, et que la femme, menstruée pendant l'allaitement, passe avec raison pour une mauvaise nourrice; n'est-il pas évident, d'après ces diverses considérations, que la fonction menstruelle concourt puissamment au grand œuvre de la reproduction, et ne serait-on pas en droit de conclure qu'elle sert au développement de la matrice et à la nutrition du fœtus dans le sein de sa mère?

Je sais bien qu'on objectera que les femelles de beaucoup d'espèces d'animaux, quoique n'ayant pas ce superflu de sang, ne portent pas moins à bien leurs petits. Mais la sérosité sanguinolente qui s'échappe de leur vulve à l'époque du rut, n'a-t-elle pas, comme nous l'avons déjà dit, la plus grande analogie avec les menstrues? Et que si les femelles des mammifères ne laissent pas échapper chaque mois une quantité plus ou moins abondante de sang, cela ne pourrait-il pas tenir à ce qu'elles ne sont aptes à concevoir qu'à des époques déterminées de l'année, tandis que la femme est constamment disposée à se livrer au rapprochement sexuel? La station droite de la femme doit être aussi prise en considération; et si l'on explique l'absence de la disposition hémorrhoïdaire chez les animaux, par la position horizontale qui leur est propre, ne pourrait-on pas attribuer à cette même cause l'absence d'une évacuation périodique chez eux? Les passions qui agitent la femme, la nourriture succulente dont elle fait usage, et tant d'autres circonstances qui viennent incessamment exciter ses désirs, ne doivent-elles pas être aussi mises en ligne de compte?

On pourrait objecter encore que, dans les premiers temps de la grossesse, l'embryon ne suffit pas pour consommer une si abondante quantité de sang. D'abord, il n'est pas rare que deux, trois, quatre époques menstruelles se répètent encore après la conception, et à peu près constamment les phénomènes précurseurs des époques menstruelles se manifestent aux époques

qui leur correspondent. D'ailleurs, la menstruation ne serait-elle pas empêchée après la conception, par l'épanchement de matière concrescible qui se forme sur les parois internes de la matrice, et qui bouche les pores exhalans artériels qui donnaient auparavant issue au liquide menstruel, qui sert alors au développement de l'utérus, dans lequel il est mis, pour ainsi dire, en réserve? Aussi, dans les premiers temps de la grossesse, cet organe est-il gorgé de sang comme une éponge.

CESSATION DES MENSTRUES.

Cette époque, à laquelle la femme cessant de payer le tribut menstruel, devient inapte à remplir les fonctions génératrices, est connue sous les noms de *ménopause*, d'*époque critique*, d'*âge de retour*, etc.

Ce n'est pas toutefois d'une manière brusque que s'opère la disparition naturelle et définitive des menstrues. Elle n'a lieu qu'après une diminution progressive dans la quantité du sang évacué, et l'irrégularité, tant dans l'apparition des périodes que dans leur durée. Tantôt les menstrues reviennent quinze jours, trois semaines après leur première disparition ; tantôt elles restent plusieurs mois sans paraître ; quelquefois le flux est moins abondant que d'habitude, d'autres fois il est immodéré.

D'ordinaire c'est de quarante-trois à quarante-cinq ans que cette époque arrive dans nos climats, quoiqu'on cite quelques femmes qui *voyaient* encore à l'âge de soixante et même soixante-dix ans. (Haller.) Quelques auteurs citent des exemples de menstruation prolongée jusqu'à la centième année et plus encore. *(Mémoire de l'Académie des sciences.)*

Les exemples de menstruations prolongées sont nombreux ; mais ne devrions-nous pas considérer la plupart de ces faits comme de véritables états morbides, et ces prétendues menstruations n'étaient-elles pas de véritables pertes utérines sous la dépendance de quelque affection organique de l'utérus ou de ses annexes? On observe, dit Chambon, que les femmes qui ont des *règles tardives*, meurent d'ulcérations à la matrice.

Dans les pays chauds, où les femmes deviennent pubères de bonne heure, la cessation des menstrues arrive plus tôt (de 30 à 35 ans). En Perse, il est des femmes qui cessent de perdre dès l'âge de 30 ans (Chardon, *Voyage*) ; dès l'âge de 30 à 35 ans les femmes sont vieilles en Asie (Paxman,

Medicina Indorum). Cette époque est plus tardive dans le nord (45 à 50 ans). Je ne crois pas que, dans nos climats, cette époque arrive plus tôt chez les femmes qui ont eu une puberté précoce; il me semble que cette fonction doit se prolonger d'autant plus que la constitution de la femme est plus forte et plus robuste, que son tempérament est plus sanguin.

Cette époque, avec raison appelée *critique*, est féconde en phénomènes particuliers et surtout en phénomènes morbides, quoi qu'on pût en croire d'après les recherches statistiques de MM. de Château-Neuf, Lachaise et autres, tendantes à prouver qu'il ne meurt pas plus de femmes que d'hommes entre la quarantième et la cinquantième année; car, si l'on fait attention que les affections qui surviennent à cet âge sont presque toutes chroniques, telles que des cancers au sein, des affections de même nature à l'utérus, à son col, aux ovaires, l'hydropisie enkystée de ces derniers, et tant d'autres affections qui minent sourdement la constitution de la femme et l'entraînent à pas lents au tombeau, ne pourrait-on pas penser que les calculs de ces observateurs ne possèdent peut-être pas toute l'exactitude qu'on pourrait leur accorder au premier abord?

Quoi qu'il en soit, des phénomènes physiologiques nombreux accompagnent la cessation d'une fonction aussi importante : les organes sexuels tombent dans une nullité complète; les ovaires s'atrophient, se rident, se flétrissent et deviennent irréguliers; les trompes s'oblitèrent parfois; l'utérus diminue singulièrement de volume; la vulve est flasque; ses lèvres minces et pendantes s'aplatissent; les mamelles se flétrissent; leur glande s'atrophie. La constitution de la femme change et se rapproche de celle de l'homme: le tissu cellulaire disparaît; l'embonpoint diminue; des rides viennent sillonner sa peau, qui perd sa souplesse, son coloris et sa fraîcheur; ses formes, douces et arrondies, deviennent rudes et carrées; une espèce de barbe légère couvre parfois son menton et sa lèvre supérieure.

Le moral de la femme subit aussi des modifications sensibles : la gaîté se transforme en mélancolie; d'étourdie et légère, elle devient réfléchie et prudente; l'amour et la joie disparaissent. Le temps, cet *insigne larron*, lui dérobant ses charmes, la ravit aux plaisirs, la soustrait aux hommages des hommes, et la force à se concentrer dans son ménage, à se renfoncer dans les soins domestiques. « Les goûts de la toilette et des plaisirs font place

» à celui de l'étude, de la dévotion dans la classe aisée, de l'ivrognerie dans » la classe inférieure. » (Dugès.)

DES RÈGLES HYGIÉNIQUES QUE RÉCLAME LA MENSTRUATION.

Informer la jeune fille des changemens qui vont s'opérer en elle, l'instruire de la nouvelle fonction qui va s'établir, c'est un premier soin que la mère ou les personnes qui possèdent la confiance de la jeune pubère, ne doivent jamais négliger de remplir. La vue du sang à son linge pourrait lui causer une émotion fâcheuse, que la prudence commande de prévenir.

Faciliter l'écoulement menstruel, s'il se fait péniblement, par des cataplasmes émolliens sur l'hypogastre et les parties sexuelles ; combattre les accidens pléthoriques, s'ils sont trop prononcés ; pratiquer une saignée générale, avoir recours aux bains, aux boissons délayantes, si le pouls est fort, plein, si la céphalalgie est intense, la figure colorée, la peau chaude, etc. ; employer les antispasmodiques, les opiacés, si la jeune fille est d'un tempérament nerveux, si des convulsions, des spasmes, des coliques trop violentes se déclarent ; la fortifier au moyen des toniques, d'alimens nourrissans, d'un exercice modéré, si la difficulté qu'éprouve la menstruation à s'établir provient de la faiblesse de sa constitution ; régulariser enfin les premières apparitions menstruelles; favoriser chaque mois les efforts de la nature par des pédiluves, des fumigations chaudes vers les parties sexuelles, appliquer même quelques sangsues vers ces parties; modérer, au contraire, l'écoulement, s'il est trop abondant, s'il se manifeste à des époques anormales, par le repos, la diète, les boissons rafraîchissantes, etc. ; telles sont les indications auxquelles on ne doit jamais négliger d'avoir recours.

La sensibilité physique et morale des femmes, singulièrement accrue pendant la durée de chaque période menstruelle, les rend plus susceptibles d'être impressionnées par les agens modificateurs qui les entourent. Plus sensibles à l'impression du froid, qui est alors fréquemment suivie de funestes effets, elles doivent se vêtir plus que d'habitude, et ne point obéir, surtout à cette époque, aux caprices de la mode. « Mais, c'est en vain, dit Rostan, que la » voix de la prudence cherche à se faire entendre ; quand la mode a parlé,

»dussent-elles périr, elles doivent se soumettre à ses lois. » Elles doivent éviter surtout de plonger les pieds ou les mains dans l'eau froide, de s'exposer aux variations brusques de température. Les corsets mal confectionnés, les jarretières trop serrées, en gênant le libre cours du sang, pourraient troubler l'ordre normal de la menstruation. Les lits trop chauds ou trop mous doivent être interdits ; un sommeil trop prolongé, des veilles immodérées seront également nuisibles. Les bains tièdes généraux ou locaux (pédiluves) que les femmes ont l'habitude de prendre, doivent être suspendus pendant l'époque cataméniale. Les lotions dont les femmes font usage pour entretenir la propreté des parties génitales, doivent être faites avec de l'eau tiède, et non avec de l'eau trop chaude ou froide. Les linges de propreté dont les femmes se garnissent les parties génitales, ne doivent pas être trop serrés. On doit les renouveler souvent; il serait bon même de s'en passer: les lois de Moïse en interdisaient l'usage aux femmes juives.

L'usage des chaufferettes est évidemment nuisible lors des époques menstruelles ; la vive excitation qu'elles déterminent du côté des parties sexuelles et à la partie interne des cuisses, peut rendre l'écoulement trop abondant, le faire dégénérer même en hémorrhagie funeste. (Les fleurs blanches, les varices, les hémorrhoïdes, sont souvent le résultat de cette pernicieuse habitude.) Les Hollandaises tenant toujours une chaufferette entre les jambes pendant l'hiver, tombent dans une sorte de cachexie, à cause de l'abondante quantité de sang qu'elles perdent à chaque période menstruelle.

Pendant la durée de l'évacuation périodique, la femme ne doit pas faire usage d'une nourriture trop succulente, d'alimens trop épicés, du café, de boissons chaudes ou alcooliques ; une ménorrhagie pourrait être la conséquence de ces divers moyens.

Les boissons à la glace pourraient être suivies des plus graves inconvéniens ; les alimens de mauvaise nature, indigestes, les fruits verts, etc., doivent être proscrits avec soin.

L'emploi des vomitifs, des purgatifs, des saignées, doit être interdit lorsque ces moyens sont de précaution ; mais, si l'époque menstruelle, coïncidant avec une maladie grave, réclamait l'emploi de ces moyens thérapeutiques, il ne faudrait pas balancer d'y avoir recours : leur omission pourrait être suivie des plus funestes effets.

Les femmes, pendant toute la durée de l'écoulement, plus portées à la paresse, au repos, ne font pas assez d'exercice : ceci est surtout applicable aux femmes des villes, auxquelles Mme de Sévigné rapportait tous les maux à la funeste habitude d'avoir toujours *le cul sur selle.*

L'exercice, quoique avantageux dans cette circonstance, ne doit pourtant pas être poussé jusqu'à la fatigue; car une marche trop prolongée, les promenades sur des voitures mal suspendues, etc., pourraient rendre le flux trop abondant. Une promenade à pied dans la campagne, faite au milieu du jour en hiver, et après que l'ardeur du soleil est tombée et avant la fraîcheur et l'humidité de la nuit en été, serait suivie des meilleurs effets.

La danse, à cause des mouvemens tumultueux qu'elle nécessite et des secousses nerveuses qu'elle provoque, peut être nuisible, surtout celle pratiquée, comme dans les villes, au milieu de la nuit, dans des salles pleines de monde, où l'on respire un air usé et malsain. Cet exercice, pris en plein air, avec modération, et dans un lieu où la décence est respectée, aurait moins d'inconvéniens.

La femme beaucoup plus sensible, plus impressionnable durant le cours des règles, doit éviter avec soin tout ce qui pourrait exciter en elle des émotions trop violentes. Les accès de colère et de jalousie auxquels elle pourrait se livrer, seraient suivis de conséquences fâcheuses. Elle mérite à cette époque tous les égards et les ménagemens de la part des personnes qui l'entourent; celles-ci doivent redoubler envers elle d'attentions, d'indulgence et de tendresse.

Leur imagination plus active et plus mobile s'alarme avec facilité; on doit s'abstenir devant elles de récits indiscrets : une frayeur subite, une joie immodérée, des chagrins concentrés, ont été plus d'une fois suivis d'accidens graves, de la mort même.

Aux époques menstruelles, la femme se sent quelquefois portée avec plus d'ardeur aux plaisirs de l'amour. Elle ne doit pourtant pas se livrer aux approches conjugales, pendant la durée de cet écoulement. L'ébranlement nerveux qu'elles entraînent, l'orgasme puissant qu'elles déterminent du côté des parties sexuelles, peuvent occasioner la suppression du flux menstruel, ou le faire dégénérer en hémorrhagie inquiétante.

L'homme qui approche une femme placée dans cette condition, s'expose

à des inconvéniens non moins graves : une blennorrhagie intense et opiniâtre peut en être la suite, et éveiller de fâcheux soupçons sur le compte d'une femme vertueuse. Les lois de Moïse punissaient de mort les femmes qui se livraient à cet acte lors du flux des règles, et déclaraient immondes les maris qui cohabitaient avec elles. (*Lévit.*, chap. 15.)

Les règles hygiéniques que nous venons de tracer, s'appliquent à peu près toutes à cette période de la vie, où les femmes cessent d'être soumises à la fonction menstruelle : nous n'aurons donc ici que peu de choses à en dire.

Modérer le flux, s'il est trop abondant, par les moyens les plus appropriés; combattre les accidens pléthoriques qui se manifestent souvent à cette époque; établir dans quelques cas un exutoire, si quelque organe important est menacé, par exemple; telles sont les règles à suivre en pareilles circonstances. « Les exutoires, dit M. Dugès, remplacent l'évacuation périodique des menstrues, soutiennent à un degré convenable le ton du système nerveux, et préviennent les accidens dont les femmes sont si souvent victimes lors de la cessation des règles. »

Prendre un exercice modéré, se procurer des distractions agréables, éviter les passions tristes, le chagrin et l'ennui qui, à cette époque, ont tant de prise sur la femme, sont des précautions auxquelles elle ne devra jamais négliger d'avoir recours.

FIN.

FACULTÉ DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.

Professeurs.

MM. CAIZERGUES, Doyen.	*Clinique médicale.*
BROUSSONNET.	*Clinique médicale.*
LORDAT.	*Physiologie.*
DELILE.	*Botanique.*
LALLEMAND, *Examinateur.*	*Clinique chirurgicale.*
DUPORTAL.	*Chimie médicale.*
DUBRUEIL.	*Anatomie.*
DUGÈS, Président.	*Pathologie chirurgicale, Opérations, Appareils.*
DELMAS, *Suppléant.*	*Accouchemens, Maladies des femmes et des enfans.*
GOLFIN.	*Thérapeutique et Matière médicale.*
RIBES, *Examinateur.*	*Hygiène.*
RECH.	*Pathologie médicale.*
SERRE, *Examinateur.*	*Clinique chirurgicale.*
BÉRARD.	*Chimie générale et Toxicologie.*
RENÉ.	*Médecine légale.*
M.	*Pathologie et Thérapeutique générales.*

Professeur honoraire : M. Aug.-Pyr. DE CANDOLLE.

Agrégés en exercice.

MM. VIGUIER.
KÜHNHOLT.
BERTIN.
BROUSSONNET fils.
TOUCHY.
DELMAS fils, *Examinateur.*
VAILHÉ.
BOURQUENOD, *Examinateur.*

MM. FAGES.
BATIGNE
POURCHÉ.
BERTRAND.
POUZIN.
SAISSET, *Suppléant.*
ESTOR.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

SERMENT.

En *présence des Maîtres de cette École, de mes chers Condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être Suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés ; et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfans l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.*

Que les hommes m'accordent leur estime, si je suis fidèle à mes promesses! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères, si j'y manque!

MATIÈRE DES EXAMENS.

1er Examen. *Physique, Chimie, Botanique, Histoire naturelle des médicamens, Pharmacie.*

2me Examen. *Anatomie, Physiologie.*

3me Examen. *Pathologie interne et externe.*

4me Examen. *Matière médicale, Médecine légale, Hygiène, Thérapeutique, épreuve écrite en français.*

5me Examen. *Clinique interne et externe, Accouchemens, épreuve écrite en latin, épreuve au lit du malade.*

6me Examen. *Présenter et soutenir une Thèse.*